

## Les noms du Dieu unique dans les religions de l'Arabie préislamique



Christian  
Julien Robin

Depuis le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, l'idée s'est imposée que la croyance en un Dieu unique en Arabie remonterait à la prédication d'un réformateur religieux du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, Muhammad fils de *ʿAbd Allāh*, le fondateur de l'islam. C'est effectivement ce que la tradition savante arabo-musulmane prétend : les principaux adversaires de Muhammad auraient été les polythéistes, tout d'abord à La Mecque, puis dans l'ensemble de la péninsule Arabique.

Les rares témoignages étrangers sur l'Arabie de l'Antiquité tardive mentionnent sans doute l'existence d'une influente communauté juive au Yémen et dans le nord du Hijâz, ainsi que des chrétiens en grand nombre dans la vallée de l'Euphrate et dans les régions littorales du Golfe Arabo-persique. Mais ils signalent tout autant d'exemples de la persistance du polythéisme, de telle sorte que l'idée d'une Arabie majoritairement polythéiste s'est imposée dans les travaux historiques.

### L'exploration archéologique

L'exploration archéologique de l'Arabie qui a été entreprise dans la seconde moitié du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle avait notamment pour objectif de rechercher tous les vestiges susceptibles d'éclairer la naissance de l'islam et l'extraordinaire épopée vécue par le fondateur de cette nouvelle religion et par ses successeurs. Ses résultats ont déçu les espérances : aucun vestige remontant au siècle de Muhammad, entre 560 et 660, n'a été découvert. Il en a été de même après la reprise des recherches archéologiques dans les années 1970 : la période de formation de l'islam est restée invisible. C'est assurément une période de crises et d'anarchie pendant laquelle la misère est générale, comme le suggère l'arrêt total des importations. Mais si rien n'a été découvert sur le siècle de Muhammad, il n'en va pas de même des périodes antérieures. Les vestiges découverts modifient radicalement l'image qu'on pouvait se faire de l'Arabie à la veille de la prédication muhammadienne.

Ces vestiges sont parfois des monuments ruinés ou des pierres sculptées qui en proviennent, comme les chapiteaux ornés de croix de la Grande Église de Sanaa, mais ce sont surtout des centaines de textes

épigraphiques, à savoir des textes reportés sur des matériaux durables comme la pierre, le bronze ou le rocher.

Si on compare la valeur historique des textes épigraphiques avec celle des traditions savantes profanes ou religieuses, plusieurs différences majeures apparaissent. Les traditions savantes rapportent des séquences d'événements qui fondent la structuration de la chronologie et abondent en considérations générales qui nous éclairent sur les principaux acteurs, les institutions et les orientations idéologiques. Mais, si elles offrent un matériau particulièrement précieux pour comprendre le passé, elles présentent deux travers. Le premier est qu'elles transmettent uniquement la version des vainqueurs ; pour connaître celle des vaincus, on ne dispose que de rares réfutations, souvent allusives. Le second travers réside dans le mode de transmission : nous ne disposons pas des textes originaux, mais de versions dérivées, fréquemment enrichies, corrigées et remaniées au cours des multiples recopies, ou même, trop souvent, seulement de résumés ou d'extraits.

### *Thème*

Les textes épigraphiques, en revanche, dont la grande majorité a pour seule visée de mettre en valeur la réussite et la puissance de leurs commanditaires, se focalisent avant tout sur des individus. Ce ne sont pas des archives historiques mais des textes de propagande. Les événements négatifs sont passés sous silence et ceux qui sont à l'avantage du commanditaire sont logiquement embellis. Néanmoins, si les textes épigraphiques sont sélectifs, ils ne s'écartent guère de la vérité, parce qu'un texte de propagande qui ment effrontément perd toute crédibilité et donc toute efficacité. Une autre caractéristique des textes épigraphiques réside dans leur caractère extrêmement concis et allusif parce que la confection d'une inscription est coûteuse. Par rapport aux traditions manuscrites, les textes épigraphiques présentent cependant une supériorité incontestable : sauf exception très rare, ils nous sont parvenus sans la moindre altération depuis leur élaboration, reflétant très exactement les prétentions de leurs commanditaires.

L'histoire de l'Arabie antique présente la particularité unique au monde d'être reconstruite uniquement (ou presque) grâce aux textes épigraphiques. Il en va naturellement de même pour celle de la diffusion du monothéisme en Arabie avant l'islam. La conséquence est que nous disposons d'un nombre important de petites données factuelles, comme les noms donnés aux puissances surnaturelles, qui mettent en évidence des ruptures, mais non de textes théologiques ou mythologiques qui nous éclairent sur la manière dont les croyants se représentaient le monde surnaturel et les entités qui lui appartenaient. Nous allons l'illustrer en présentant successivement l'enracinement de l'idée de Dieu unique, la conversion de Himyar au judaïsme (380-500), le

christianisme de Himyar après la conquête éthiopienne (530-570) et les noms du Dieu unique chez les Arabes juifs et chrétiens. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il n'est pas inutile de rappeler ce que les inscriptions nous apprennent sur la situation politique et culturelle de l'Arabie pendant l'Antiquité tardive.

### L'Arabie de l'Antiquité tardive : le royaume de Himyar

Par rapport au tableau traditionnel qui se fondait principalement sur la tradition savante de l'islam classique, les principaux résultats de la recherche archéologique sont la mise en évidence d'un pouvoir politique, les rois de Himyar, dont le siège était au Yémen actuel et dont l'autorité s'exerçait plus ou moins directement sur la totalité de la péninsule; la conversion des rois de Himyar au judaïsme vers 380; la disparition de toute trace de polythéisme dans la documentation épigraphique vers 400; enfin, après la réduction de Himyar en royaume tributaire des Aksûmites (ou Éthiopiens) d'Afrique, la conversion officielle du royaume (à savoir de toute l'Arabie) au christianisme, entre 530 et 570.

Himyar est une petite tribu de la montagne yéménite qui devient indépendante vers le milieu du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Vers 300 de l'ère chrétienne, Himyar, qui a étendu sa domination sur l'ensemble de la Sudarabie, devient la principale puissance de la péninsule Arabique. Au cours du 4<sup>e</sup> siècle, les Himyarites lancent des raids dans toute l'Arabie désertique et étendent progressivement leur influence au détriment des rois arabes de la vallée de l'Euphrate, tributaires des Sâsânides. Vers 420-440, ils annexent l'Arabie centrale et occidentale. La titulature du souverain devient alors « roi de Saba', de dhu-Raydân (= Himyar), de Hadramawt, du Sud et des Arabes du Haut-Pays et du Littoral ». Elle révèle une réforme importante: Himyar devient un empire avec un double socle, les anciennes populations de la Sudarabie et celles de l'Arabie désertique appelées « les Arabes », alors que précédemment ces « Arabes » étaient des populations soumises ou marginales.

*Christian  
Julien Robin*

La capitale de Himyar était la ville de Zafâr, à 2750 m d'altitude, aujourd'hui un minuscule village à 130 km au sud de San'â'. La résidence royale était le palais Raydân. C'est pourquoi les princes de Himyar et leur principauté sont appelés « dhu-Raydân », c'est-à-dire « celui de Raydân ». La langue que les Himyarites écrivaient était le sabaïque, la principale des cinq langues antiques de l'Arabie méridionale<sup>1</sup>. Le sabaïque est la langue sudarabique qui est la plus proche de l'arabe,

1 Les autres sont le qatabânique, le qatabânien, l'arabe méridional, le ma'înique, le hadramawtique et le vieil-

mais s'en distingue de diverses manières, notamment avec une sifflante supplémentaire (latérale) et un article postposé (alors que l'article arabe est préposé).

L'écriture utilisée par les Himyarites était l'alphabet consonantique commun à tous les peuples de la Sudarabie, qu'on appelle « sudarabique ». C'est une singularité de la Sudarabie que d'avoir la même écriture alors que la diversité linguistique était très grande. On peut parler d'unité culturelle parce que le répertoire iconographique, l'architecture, le travail de la pierre et du bronze, ainsi que bien d'autres aspects de la civilisation matérielle présentaient d'innombrables traits communs.

Les Himyarites, qui étaient des montagnards, vivaient principalement de l'agriculture qui était très développée dans cette partie de l'Arabie grâce aux abondantes pluies de mousson pendant l'été. À Zafar, la pluviométrie est de l'ordre de 500 mm par an. Mais, alors que les Sabéens avaient fondé leur prospérité sur le commerce caravanier trans-arabique, les Himyarites étaient tournés vers la mer. Depuis la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne, ils avaient d'ailleurs été les principaux alliés de Rome dans la région.

## Thème

Himyar a été juif, puis chrétien. Cette affirmation est sûre parce qu'elle se fonde sur deux sources indépendantes, d'une part les chroniqueurs et les hagiographes de l'Empire byzantin qui écrivaient en grec ou en syriaque, d'autre part les très nombreux textes épigraphiques qui ont été découverts en Arabie, et surtout au Yémen. Les vagues réminiscences transmises par les traditionnistes arabes d'époque islamique le confirment dans une certaine mesure. Évidemment, une telle affirmation ne signifie pas que toute la population a adhéré au judaïsme ou au christianisme. Les sources ne nous éclairent que sur les détenteurs du pouvoir et leurs partisans dans la frange supérieure de la société.

### La crise du polythéisme et les premières mentions du Dieu unique au IV<sup>e</sup> siècle

Le royaume de Himyar s'est converti au judaïsme vers 380. Une telle conversion, qui impliquait une rupture radicale avec le passé et notamment le rejet des anciennes divinités, a évidemment été l'aboutissement d'une longue crise dont les premiers symptômes s'observent au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Dans les régions de vieille culture, la manière de concevoir la divinité avait progressivement évolué à l'image de la société. Aux divinités conçues à l'image des humains et vénérées collectivement par l'ensemble du groupe social dans des cérémonies ritualisées, on substi-

tuait des divinités transcendantes que chacun pouvait choisir et adorer à sa manière. La foi et les actes individuels primaient désormais sur les rites. Ils étaient évalués avec équité par les puissances surnaturelles et déterminaient le sort de chacun. Mais comme ni la rétribution ni le châtement n'étaient avérés durant la vie terrestre, la conviction s'est imposée qu'ils intervenaient lors d'un jugement après la mort, ce qui impliquait une résurrection et une seconde vie.

Ces évolutions s'observent dans le judaïsme avant et après la destruction du second (ou du deuxième) Temple en 70 de l'ère chrétienne, puis dans l'ensemble de l'Empire romain. La rupture intervient durant le IV<sup>e</sup> siècle en trois étapes : les édits de tolérance au début du siècle, puis le christianisme comme religion de l'empereur avec Constance II (337-361), et enfin le christianisme comme religion de l'empire à la fin du siècle.

Ce qui est particulièrement remarquable dans le royaume de Himyar, mais aussi en Éthiopie, de l'autre côté de la mer Rouge, c'est que les mêmes évolutions se produisent vers la même époque et au même rythme que dans le monde méditerranéen. C'est une preuve que l'Arabie n'était nullement le territoire isolé, misérable et arriéré que l'on imagine trop souvent, mais une région périphérique, étroitement liée économiquement et culturellement au monde méditerranéen.

Christian  
Julien Robin

Au début du IV<sup>e</sup> siècle, les Himyarites sont encore polythéistes, ce qui signifie qu'ils croient en une pluralité de puissances surnaturelles. Le terme « polythéiste » qui décrit simplement les pratiques religieuses semble préférable à celui de « païen » qui formule un jugement de valeur. En effet le mot « païen » renvoie au *pagus*, mot latin qui signifie la campagne, avec l'idée que les gens des villes sont plus évolués et plus modernes que ceux des champs qui restent attachés aux vieilles superstitions.

Le polythéisme de Himyar au début du IV<sup>e</sup> siècle est notamment prouvé par trois inscriptions royales qui commémorent des offrandes à une divinité polythéiste ou invoquent une pluralité de divinités.

Mais dans le courant du IV<sup>e</sup> siècle, plusieurs indices trahissent une situation de crise. Le premier est que, pendant près d'un siècle, entre 300 et 380, les rois successifs ne commanditent plus d'inscriptions. L'une des explications possibles de cette disparition des inscriptions royales est l'absence d'accord au sein des classes dirigeantes sur l'orientation religieuse du régime. Deux parallèles sont éclairants. Dans la principauté théocratique musulmane fondée par Muhammad à Médine en 622, la première inscription officielle date de 691-692 (72 de l'hégire),

soit 60 ans après la mort du fondateur. Les premiers califes n'ont pas commandité d'inscriptions parce qu'il n'y avait pas de consensus dans la communauté sur la manière d'invoquer Dieu, sur la mention de Muhammad et sur le titre du souverain. Une illustration du même phénomène est fournie par la Révolution française de 1789 : les inscriptions révolutionnaires sont rarissimes.

Un deuxième indice de la crise religieuse est fourni par les invocations dans les textes commémorant des travaux de construction ou d'aménagement. C'est seulement dans la moitié des textes qu'on trouve encore des invocations à une pluralité de divinités. Dans un quart des textes, les divinités polythéistes sont remplacées par une divinité unique et, dans un autre quart, les commanditaires préfèrent ne pas invoquer de puissances surnaturelles, ce qui ne se faisait guère auparavant.

Vers la même époque, la fréquentation des temples polythéistes décline inexorablement. Un inventaire des inscriptions les plus récentes recueillies dans ces temples l'illustre parfaitement : tous cessent de recevoir des offrandes au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle. C'est évidemment le Grand Temple sabéen de Marib qui est le plus significatif, à cause de son rôle de sanctuaire commun à toutes les communes sabéennes et du grand nombre de textes qui y ont été découverts, près de 800 postérieurs au début de l'ère chrétienne. Au IV<sup>e</sup> siècle, le nombre des dédicaces décline par rapport au siècle précédent mais elles sont encore relativement nombreuses. La dernière est datée de 379-380 de l'ère chrétienne. On peut en conclure que l'aristocratie sabéenne cesse de visiter ce temple en 380 (avec une faible marge d'erreur). Il est plausible qu'il soit fermé alors ou peu après, à moins qu'il ne soit transformé en synagogue.

## Thème

Le passage à une nouvelle ère est signalé par des innovations qui marquent une rupture avec le passé. Les invocations à des divinités multiples sont remplacées par celles à un Dieu unique. Ce Dieu unique est désigné par des appellations qui n'étaient pas attestées auparavant. Il est vénéré dans des édifices appelés *mikrâb*, un terme nouveau qui signifie « lieu de bénédiction » ; auparavant, la célébration des divinités se faisait dans des lieux appelés « temple » (*bayt*) ou « sanctuaire » (*mahram*). Ces changements, enfin, sont accompagnés par des emprunts linguistiques à la langue araméenne.

Le basculement intervient dans les années qui précèdent janvier 384. À cette date, le roi de Himyar et ses deux corégents commémorent la construction de deux palais et concluent leur texte par une invocation au Dieu unique. C'est la proclamation officielle de l'adhésion des souverains à une nouvelle religion et de leur rejet du polythéisme. À une

date apparemment quelque peu antérieure, le même souverain avec un seul corégent avait déjà fait édifier un *mikrâb*.

### Le nom du Dieu unique dans les premières inscriptions « monothéistes » (320-380)

Les divinités polythéistes, en général, ont un nom propre comme 'Athtar ou Almaqah. Certaines peuvent être désignées par une périphrase comme « Celui des Cieux », *dhū al-Samâwī*. Ce peut-être aussi un terme de parenté, comme « Oncle » (*'Amm*) ou une qualité « la Puissante » (*al-'Uzzâ*). Un dieu polythéiste porte un nom intrigant : il s'appelle *al-'Ilâh*, « le Dieu », nom qui a évolué en *al-Lâh*, puis a donné *Allâh*, le Dieu de l'islam, mais aussi, probablement, celui des chrétiens arabes du VI<sup>e</sup> siècle.

Le Dieu unique, dans les inscriptions les plus anciennes, n'a pas de nom propre et chacun le désigne à sa manière. Dans les cinq inscriptions antérieures à la conversion de 380, ce sont quatre formulations différentes que l'on relève :

- « Dieu », *'Îlân* (un exemple)
- « Dieu, propriétaire du Ciel », *'Îlân ba'al Samayân* (trois exemples)
- « Propriétaire du Ciel », *Ba'al Samayân* (un exemple)
- « Seigneur du Ciel », *Mara' Samayân* (un exemple).

Christian  
Julien Robin

Les commanditaires de ces cinq inscriptions « monothéistes » sont des personnages influents, soit proches du pouvoir, soit appartenant à l'aristocratie provinciale, dans les régions de San'â' au nord et d'al-Baydâ'<sup>2</sup> au sud.

### Les noms de Dieu dans les inscriptions après la conversion de Himyar au judaïsme (vers 380)

Après la conversion au judaïsme, Dieu continue à être appelé de multiples manières, souvent dans le même texte. Le plus souvent, il est désigné par un nom double, composé d'un appellatif (un nom commun) et d'une petite circonlocution définissant sa sphère d'influence. Mais à partir de 420, l'appellatif tend à être remplacé par le nom propre *Rahmânân*.

Les appellatifs utilisés sont :

- *'Îlân*, « le Dieu » en langue sabaïque de Himyar ;
- *'Ilâhân*, « le Dieu » en langue sabaïque de Saba' ;
- une fois *A'lâhân*, « les Dieux », un calque de l'hébreu *Elôhîm*.

2 Ville proche de l'ancienne frontière à 150 km au nord-est d'Aden, entre le Yémen-Nord et le Yémen-Sud,

Le second élément est une brève circonlocution, comme :

- « le Propriétaire du Ciel », *Ba'al Samâyân* ;
- « le Seigneur du Ciel », *Mara' Samâyân* ;
- « le Seigneur du Ciel et de la Terre », *Mara' Samâyân wa-Ardân* ;
- « Celui à qui appartiennent le Ciel et la Terre », *Dhu la-hû Sa-mâyân wa-Ardân* ;
- « le Dieu d'Israël », *ʾIlâh Yisra'îl* ;
- « le Maître des Juifs », *Rabb Yabûd*.

Toutes ces dénominations qui sont distribuées dans les diverses catégories d'inscriptions sont synonymes et interchangeables.

Dieu, initialement une puissance céleste, est rapidement conçu comme ayant autorité sur le Ciel et la Terre. Le nom propre qui remplace progressivement l'appellatif, *Rahmânân*, renvoie à l'idée de « clémence ». Initialement, dans le judaïsme, une telle qualité n'était guère associée à l'idée de Dieu ; c'est seulement dans l'Antiquité tardive qu'elle apparaît avec le théonyme *Rahmânâ*, fréquent dans le Talmud de Babylone, plus rare dans celui de Jérusalem, également attesté dans les Targums et dans l'épigraphie synagogale ; ce théonyme se rencontre également en christo-palestinien et en syriaque (mais seulement en relation avec les chrétiens himyarites<sup>3</sup>).

## Thème

Dans le royaume de Himyar, le nom de *Rahmânân* est parfois explicité par un qualificatif. Dans un texte assurément juif datant de juillet 523 (voir la citation ci-dessous), il est qualifié de « Très-Haut ». Ailleurs, c'est l'adjectif « (celui qui) a pitié » (*mutarabham*) qu'on relève dans un texte d'orientation non explicitée (soit juive soit chrétienne). L'expression *Rahmânân mutarabham* se retrouve en arabe islamique sous la forme *al-Rahmân al-rahîm*. Enfin, dans un texte peut-être judaïsant, mais datant de la période chrétienne, on relève « *Rahmânân le Roi* ».

Dans le texte juif daté de juillet 523 auquel il vient d'être fait allusion, Dieu est encore appelé d'une autre manière : « Louangé », *Muhammad* (ou *Mahmûd*). L'intérêt de ce théonyme réside dans sa parenté évidente avec le nom du fondateur de l'islam (racine HMD), sans qu'on puisse véritablement en expliquer la raison.

Pour illustrer la manière dont les Himyarites juifs nommaient Dieu, il n'est sans doute pas inutile d'en donner deux illustrations concrètes.

3 On le relève dans les hagiographies en langue syriaque rapportant les propos des martyrs de Najrân. L'oasis de Najrân, aujourd'hui en Arabie saoudite,

sur la frontière avec le Yémen, était alors l'une des plus importantes villes du royaume de Himyar.



La première est une inscription soigneusement incisée qui décorait un palais de la capitale. Son commanditaire est un juif de la diaspora entré au service d'un roi de Himyar. Le texte date de 400 de l'ère chrétienne environ :

Yahûda' Yakkuf a construit, posé les fondations et terminé son palais Yakrub, des fondations au sommet, avec l'aide et la grâce de son Seigneur qui a créé sa personne, le Seigneur des vivants et des morts, le Seigneur du Ciel et de la Terre, qui a tout créé, avec la prière de son peuple Israël, avec le soutien de son seigneur Dhara<sup>3</sup>amar Ayman, roi de Saba<sup>3</sup>, de dhu-Raydân, du Hadramawt et du Sud<sup>4</sup>.

Le second texte est celui daté de juillet 523 qui a déjà été mentionné. Il a été gravé sur un rocher du désert par le chef d'une armée envoyée par le roi himyarite juif Joseph pour réduire la révolte des chrétiens pro-byzantins de Najrân. Les formules de bénédiction se trouvent au début et à la fin :

Que Dieu, à qui sont le Ciel et la Terre, bénisse le roi Yûsuf As<sup>2</sup>ar Yath<sup>2</sup>ar, roi de toutes les communes, et qu'Il bénisse les princes Lahay<sup>2</sup>at Yarkham, Sumûyafa<sup>2</sup> Ashwa<sup>2</sup>, Sharah<sup>2</sup>il Yaqbul et Shurihbi<sup>2</sup>il As<sup>2</sup>ad, fils de Shurihbi<sup>2</sup>il Yakmul, (du lignage) de Yaz<sup>2</sup>an et Gadan...  
... Que bénisse *Rahmânân* leurs fils, Shurihbi<sup>2</sup>il Yakmul et Ha<sup>2</sup>ân As<sup>2</sup>ar, fils de Lahay<sup>2</sup>at, ainsi que Lahay<sup>2</sup>at Yarkham, fils de Sumûyafa<sup>2</sup>, et Marthad<sup>2</sup>ilân Yamgud, fils de Sharah<sup>2</sup>il, (du lignage) de Yaz<sup>2</sup>an, au mois de dhu-madhra<sup>2</sup>ân {juillet} 633. Puisse, avec la protection du Ciel et de la Terre et les capacités des hommes, cette inscription (être protégée) contre tout briseur et déprédateur, et *Rahmânân Très-Haut* contre tout briseur... A consigné, écrit et supervisé au nom de *Rahmânân* le secrétaire de Tamîm dhu-Hadyat. *Seigneur des juifs*. Avec le Louangé (*Muhammad*<sup>5</sup>).

Christian  
Julien Robin

## Le nom de Dieu chez les Juifs du Hijâz avant l'Islam

Les données, très abondantes pour les populations prospères et développées de la montagne yéménite, sont beaucoup plus pauvres pour celles du désert. Quelques textes nous informent cependant sur la manière dont elles nommaient Dieu. C'est notamment le cas pour les juifs du Hijâz.

Selon la tradition savante arabo-musulmane, le judaïsme était la religion dominante dans les oasis du nord-ouest de l'Arabie à l'époque de la prédication muhammadienne. Il en allait ainsi notamment à Médine

où Muhammad entre en conflit avec les trois tribus juives de l'oasis qu'il contraint à l'exil ou qu'il extermine<sup>6</sup>. Certains chercheurs cependant doutaient de l'historicité de ces données parce qu'on ne trouvait aucune trace archéologique de ces juifs du Hijâz. Ce n'est plus vrai. On dispose désormais de deux stèles funéraires, d'une inscription rupestre et de nombreux graffites, notamment sur les rochers d'une piste caravanière entre Madâ'in Sâlih et Tabûk<sup>7</sup>. Le commanditaire ou l'auteur de ces textes peut être considéré comme juif parce que son nom est juif, de façon assurée (comme pour Isaïe, Samuel ou Juda) ou probable; parce qu'il mentionne une fête juive ou encore parce qu'il donne à Dieu un nom utilisé par les juifs.

Le plus ancien de ces documents remonte au milieu du III<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une inscription funéraire rupestre de Madâ'in Sâlih<sup>8</sup>, datée de juillet-août 267 de l'ère chrétienne et rédigée en écriture (araméenne) nabatéenne, mais dans une langue qui mêle araméen et arabe. Son commanditaire appelle Dieu « Maître des Mondes {ou: du Monde} » :

« Que maudisse le Maître des Mondes {ou: du Monde} quiconque s'attaquerait à ce tombeau. »

On pouvait supposer que ce commanditaire était juif parce qu'il donne à Dieu un nom entièrement nouveau dans l'épigraphie. Mais il fallait une confirmation qui est arrivée en 2019, dans un modeste graffite de la piste caravanière :

Certes en souvenir de Sillâ fils de 'Aws<sup>(2)</sup> en bien et paix en face du<sup>(3)</sup> Maître des Mondes {ou: du Monde}; cette inscription<sup>(4)</sup> a été écrite le jour de la fête<sup>(5)</sup> de Pâque {mot-à-mot: de la fête du pain azyme} en l'an 197<sup>9</sup>.

Le texte est rédigé en langue araméenne et écrit en alphabet (araméen) nabatéen. Il date de 303-304 de l'ère chrétienne (197 dans l'ère de la province romaine d'Arabie). Son auteur est certainement juif parce qu'il date son graffite de la fête juive de Pâque. En effet, la « fête du pain azyme » est certainement la Pâque juive. Un premier indice est offert par le substantif *hg* qui fait sens dans le contexte si

6 Ces tribus s'appellent al-Nadîr, Qurayza et Qaynuqa'.

7 Cette piste est appelée le Darb al-Bakra. Voir LAÏLA NEHMÉ, *The Darb al-Bakrah. A Caravan Route in North-West Arabia. Catalogue of Inscriptions*, with contributions by Françoise Briquel-Chatonnet, Alain Desreumaux, Ali I. al-Ghabban, Michael Macdonald, Laïla Nehmé, and François Villeneuve, Riyadh (Saudi

Commission for Tourism and National Heritage), 2018.

8 JS 17 (voir J. F. HEALEY (J.F.) and G. REX SMITH, « Jausen-Savignac 17 - The Earliest Dated Arabic Document, A.D. 267 », dans *Atlat*, 12, 1989, pp. 77-84 et pl. 46).

9 UjadhNab 538 (voir NEHMÉ, *The Darb al-Bakrah*, op. cit.). Le nombre en exposant est le numéro de la ligne.

on le traduit par « fête » (hébreu *hag*, « fête »), mais guère si on le rend par « pèlerinage » (arabe *hajj*) ; un emprunt à l'hébreu implique un milieu juif. Par ailleurs, si on recherche un rituel annuel imposant que le pain soit exempt de tout ferment, on ne trouve que celui de la Pâque juive, qui prescrit également de consommer l'agneau sacrifié avec des herbes amères. Une telle appellation de la fête de Pâque se trouve dans la Bible<sup>10</sup> et le Talmud, mais sans être fréquente ; elle l'est en revanche en araméen chrétien (syriaque).

Dieu est appelé ici *Marâ 'Almâ* ou *Marâ 'Almê* (*Mry 'lm'*), le « Maître du Monde » ou le « Maître des Mondes ». *Mry* est une graphie régionale de *Mr'*. Le substantif *marâ* existe dans plusieurs langues d'Arabie, mais l'arabe lui préfère *rabb* ; il est donc probable, mais non assuré, que ce soit un emprunt à l'araméen. Pour *'Almâ/'Almê*, en revanche, l'emprunt ne fait aucun doute. C'est le substantif araméen *'âlam*, « monde », qu'on retrouve en arabe avec les mêmes voyelles. La graphie araméenne peut distinguer le singulier (*'lm'*) du pluriel (*'lmy'*), mais ne le fait qu'exceptionnellement. L'appellation « Maître du Monde » ou « Maître des Mondes » est courante chez les rabbins et en araméen chrétien (syriaque).

Si on lit le « Maître des Mondes », on obtient une appellation coranique de Dieu, *Rabb al-'âlamîn*, « Maître des Mondes ». *Rabb* est l'équivalent arabe de l'araméen et du sudarabique *mry / mr'* ; quant à *'âlamîn*, c'est le substantif araméen au pluriel, réinterprété comme un pluriel arabe (*'âlamûn*, *'âlamîn*). Ce pluriel renvoie probablement à deux Mondes {= le Ciel et la Terre} parce que l'araméen de l'Antiquité tardive n'a pas de duel. Ces deux mondes pourraient bien être le Ciel et la Terre des juifs de Himyar.

Christian  
Julien Robin

Le graffite de la piste caravanière confirme donc que les juifs du Hijâz appelaient Dieu le « Maître des Mondes » (ou le « Maître du Monde »).

### Les noms de Dieu dans les inscriptions après la conversion de Himyar au christianisme (530-570)

Le théonyme « Rahmânân » rencontré dans les inscriptions himyarites juives est également chrétien : il désigne Dieu le Père, à savoir la première personne de la Trinité. On le trouve dans l'inscription du premier souverain officiellement chrétien, Sumûyafa' Ashwa' (vers 530-532) :

« au nom de Rahmânân, de Son fils Christ Vainqueur et de l'Esprit saint ».

10 *Hag ha-matsot*, par exemple Exode 23, 15.

Dans les inscriptions d'Abraha (vers 532-565), qui accède au pouvoir après une rébellion, Dieu le Père est toujours appelé « Rahmânân » :

- « Avec la puissance, l'aide et la miséricorde de Rahmânân, de son Messie et de l'Esprit de Sainteté<sup>11</sup> » ;
- « Avec la puissance, le soutien et l'aide de Rahmânân, seigneur du Ciel, et de son Messie<sup>12</sup> » ;
- « Avec la puissance de Rahmanân et de son Messie<sup>13</sup> ».

Il est très inhabituel de donner un nom propre à la première personne de la Trinité. Universellement, et notamment dans le royaume voisin d'Aksûm, la première personne est appelée « le Père ». Cette singularité de Himyar est d'autant plus remarquable que l'inscription de Sumûyafa' Ashwa' suit de très près la phraséologie guèze des Aksûmites. Par exemple, l'Esprit saint y est nommé *Manfas qeddûs* à la manière Aksûmite ; et l'adjectif « Vainqueur », apposé à Christ, est également aksûmite.

L'explication de cette singularité himyarite est hypothétique : elle réside sans doute dans le désir du pouvoir politique de montrer que la nouvelle religion (chrétienne) a le même Dieu que l'ancienne (juive). C'est un moyen de souligner que le changement s'accorde avec une part de continuité.

## Thème

L'intérêt des invocations himyarites à la Trinité réside également dans la manière de désigner la deuxième personne. Si le roi Sumûyafa' Ashwa' emploie une formulation très orthodoxe soulignant la filiation divine, « son fils Christ Vainqueur », il est remarquable que son successeur Abraha remplace cette expression par « Son Messie », avec la suppression du mot « Fils ». La deuxième personne perd ainsi son rang divin, pour n'être plus qu'un homme élu par Dieu. De ce fait elle devient parfaitement acceptable pour des adeptes intransigeants de l'unicité divine, comme les juifs. Une telle évolution répond assurément à une exigence tactique : Abraha qui règne sur un royaume dont les élites sont majoritairement juives a besoin d'élargir sa base politique. La christologie d'Abraha peut donc être considérée comme la recherche d'une voie moyenne pour réunir juifs et chrétiens dans une même communauté.

Quant à la Trinité, son nom est un calque du guèze dans l'inscription de Sumûyafa' Ashwa' et un calque du syriaque dans celle d'Abraha où elle est invoquée.

La manière de désigner la Trinité dans le royaume de Himyar et son évolution ne semblent pas avoir de rapport avec les querelles christo-

11 CIH 541.

12 DAI GDN-2002/20

13 Murayghân 1.

logiques féroces qui divisaient alors l'Empire romain depuis le concile de Chalcedoine en 451. D'ailleurs, aussi bien les chrétiens d'Aksûm que ceux Himyar se rangeaient parmi les adversaires de la foi de Chalcedoine (appelés traditionnellement « monophysites » ou, plus récemment, « miaphysites »).

En revanche, les choix dogmatiques d'Abraha, avec une deuxième personne nommée le Messie (de Rahmânân) et un Esprit Saint réduit à un rôle effacé (puisque'il est omis deux fois sur trois) préfigurent apparemment ceux de Muhammad. Dans le Coran, « Jésus fils de Marie » est le « Messie » ; il est hautement vénéré, mais c'est un homme ; quant à l'Esprit Saint, c'est un esprit créé qui « assiste » Jésus ou apporte la vérité de Dieu à Muḥammad.

### Le nom de Dieu dans les inscriptions des Arabes chrétiens des <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles

Comme pour les juifs du Hijâz, le nom que les Arabes chrétiens donnaient à Dieu n'est assuré que depuis peu. Il y a une quinzaine d'années, une seule inscription arabe chrétienne antérieure à l'islam comportait une invocation religieuse : Dieu y était appelé *al-Ilâh*. On pouvait lui adjoindre l'inscription du monastère de la reine Hind à al-Hîra (basse vallée de l'Euphrate), qui n'est connue que par la copie qu'en donnent (avec quelques différences) deux dictionnaires géographiques arabes médiévaux. Aujourd'hui, le nombre des occurrences du nom de Dieu est de sept. On peut désormais considérer comme raisonnablement sûr que, du nord de la Syrie jusqu'à Najrân, les Arabes chrétiens préislamiques appelaient le Dieu unique *al-Ilâh*, « le Dieu ». Ces inscriptions proviennent de la Syrie du nord, de la Jordanie du nord, du nord de l'Arabie séoudite (Dûma) et du sud de l'Arabie séoudite (Najrân). Elles sont rédigées en écriture arabe (une écriture dérivée de l'araméen nabatéen qui semble avoir été élaborée par les missionnaires chrétiens en milieu arabe) et dans une langue qui mêle araméen et arabe. La plus ancienne date de 470.

Christian  
Julien Robin

Aux mentions directes de Dieu, on peut ajouter un nom de personne dans lequel Dieu est mentionné : 'Abd al-'Ilâh, « Serviteur de Dieu ». Ce nom est attesté en Jordanie et à Najrân.

Le théonyme *al-Ilâh*, formé avec l'appellatif arabe *'ilâh* qui signifie « dieu », a probablement été décalqué du syriaque (araméen chrétien de la Syrie du nord) *'Alâhâ* (« Dieu »), qui s'inspirait lui-même du grec *ho Théos* (comme le latin *Deus*).

Le fait que les Arabes chrétiens écrivent dans une écriture araméenne et nomment Dieu à la manière du monde syriaque n'est pas une sur-

prise en Syrie et en Arabie du Nord. En revanche, c'en est une pour les Arabes de Najrân qui étaient intégrés depuis des siècles dans le royaume de Himyar et auraient dû écrire en alphabet sudarabique et nommer Dieu Rahmânân. C'est un indice que ces Arabes de Najrân (au moins en partie) se sont éloignés de Himyar dès la fin du v<sup>e</sup> siècle pour rejoindre les Arabes (chrétiens) de l'Arabie désertique. Cette dissidence ouvrait la voie à la recomposition politique que la création de la principauté théocratique de Muhammad à Médine (Yathrib) en 622 allait entraîner.

### Une comparaison avec Aksûm

La manière de nommer Dieu dans le royaume de Himyar après la conversion au judaïsme présente des parentés notables avec celle du royaume d'Aksûm en Éthiopie après la conversion au christianisme.

À Aksûm, au milieu du iv<sup>e</sup> siècle, les inscriptions du roi ʿĒzânâ sont d'abord polythéistes, puis chrétiennes. Le monnayage confirme la conversion au christianisme. Cependant, dans les inscriptions, cette conversion se présente diversement selon la langue. En grec, ʿĒzânâ proclame une orthodoxie trinitaire sans faille :

#### Thème

« Dans la foi en Dieu et la puissance du Père, du Fils et du Saint Esprit, à celui qui m'a conservé le royaume par la foi en Son Fils Jésus Christ, à celui qui m'a secouru et me secourt toujours, moi Azanas<sup>14</sup>, ... »

Dans la langue locale, en revanche, ʿĒzânâ veut bien se réclamer du monothéisme, mais il le fait avec prudence, en se référant à des puissances surnaturelles qui paraissent acceptables par tous, chrétiens, polythéistes et autres. Le seul indice d'une adhésion au christianisme est la croix qui marque la fin d'un texte<sup>15</sup>. Les noms que ʿĒzânâ donne au Dieu unique<sup>16</sup> rappellent ceux des inscriptions himyarites :

- « Seigneur du ciel qui, au ciel et sur terre, est victorieux pour moi » ;
- « Seigneur du ciel, qui m'a fait roi, et de la terre qui le porte » ;
- « Seigneur du ciel » ;
- « Seigneur du Monde » ;
- « Seigneur de l'univers ».

Ces inscriptions de ʿĒzânâ mettent en évidence les difficultés auxquelles se heurte un souverain qui entreprend une réforme religieuse radicale. Les partisans résolus de la réforme (à savoir les adeptes de la nouvelle religion) sont une petite minorité qui s'oppose à des adver-

<sup>14</sup> RIÉth 271.

<sup>15</sup> RIÉth 190, pl. 128.

<sup>16</sup> Voir RIÉth 189 et 190.

saïres également minoritaires, mais tout aussi déterminés, tandis que la majorité est attentiste. Pour se maintenir au pouvoir, les réformateurs ont besoin d'alliés politiques qui sont gagnés grâce à un discours officiel lénifiant qui atténue les changements les plus bouleversants et multiplie les formulations neutres et consensuelles.

À Aksûm, le roi formule la nouvelle doctrine officielle de cette manière lénifiante quand il s'adresse à la population locale. Dans le royaume de Himyar, après la réforme de 380, le souverain fait de même : les inscriptions royales ne font jamais référence explicitement au judaïsme.

Mais le roi d'Aksûm agit différemment quand il écrit en grec, langue des étrangers (commerçants et officiels de passage) qui n'est pas comprise par la population. Son orthodoxie est alors d'autant plus parfaite qu'elle peut lui valoir les bonnes grâces du souverain ou des autorités ecclésiastiques de Byzance.

### Les noms donnés au Dieu unique dans la prédication muhammadienne

Dans les premiers enseignements de Muhammad fils de 'Abd Al-lâh, le prophète de l'islam, on peut observer une circonspection assez semblable. Comme il s'agit de questions débattues, il n'est pas inutile d'entrer ici un peu plus dans le détail.

*Christian  
Julien Robin*

Muhammad naît pendant une époque de crise extrême, marquée par des guerres violentes, des perturbations climatiques et des pandémies (connues sous le nom de Peste de Justinien), aboutissant à la dislocation du royaume de Himyar vers 570 et à une anarchie généralisée. L'attente d'un Sauveur suscite l'apparition d'un grand nombre de réformateurs religieux. Les deux principaux dont les prédications, réunies dans un recueil appelé « Coran », présentent des similitudes remarquables, sont Musaylima en Arabie centrale et Muhammad en Arabie occidentale.

C'est grâce à ces similitudes que nous sommes assez bien renseignés sur la doctrine de Musaylima. En effet les théologiens de l'islam ont déployé de grands efforts pour démontrer que Musaylima avait copié Muhammad (alors que son enseignement commence plus tôt) et non le contraire. Le Dieu unique de la religion ascétique prônée par Musaylima s'appelle al-Rahmân, transposition du sabaïque Rahmânân en langue arabe.

Mais ce sont évidemment les appellations de Dieu dans le Coran qui nous intéressent ici. Le théonyme qui prédomine de beaucoup est *Allâh*. Il est employé aussi bien par Muhammad que par ses opposants à Mak-

ka. Dieu peut également être nommé **al-Rahmân**. Ce nom, qui apparaît uniquement dans certaines sourates<sup>17</sup>, renvoie à l'idée de clémence.

Dieu peut encore être désigné par plus de vingt circonlocutions. Dans ce cas, il n'est pas nommé, mais caractérisé par sa souveraineté sur des espaces, des phénomènes, des symboles, des qualités, des personnages fameux ou des lieux divers dans des expressions du type « **le Maître de ...** » :

- « Maître des Mondes », *Rabb al-âlamîn* ;
- « Seigneur des Cieux », *Rabb al-Samawât* ;
- « Seigneur des sept Cieux », *Rabb al-Samawât al-sab'* ;
- « Seigneur des Cieux et de la Terre », *Rabb al-Samawât wa-al-'Ard* ;
- « Seigneur des Cieux et de la Terre et de ce qui est entre eux », *Rabb al-Samawât wa-al-'Ard wa-mâ bayna-humâ* ;
- « Seigneur de la Terre », *Rabb al-'Ard* ;
- « Seigneur de Sirius », *Rabb al-Shi'râ* ;
- « Seigneur de l'Aube », *Rabb al-Falaq* ;
- « Seigneur de la Puissance », *Rabb al-'izza* ;
- « Seigneur de toute chose », *Rabb kull shî'* ;
- « Seigneur de l'Orient et de l'Occident et de ce qui est entre eux »,  
*Rabb al-Mashriq wa-al-Maghrib wa-mâ bayna-humâ* ;
- « Seigneur des Orient et des Occidents », *rabb al-Mashâriq wa-al-Maghârib* ;
- « Seigneur des Orient », *Rabb al-Mashâriq* ;
- « Seigneur des deux Orient », *Rabb al-Mashriqayn* ;
- « Seigneur des deux Occidents », *Rabb al-Maghribayn* ;
- « Seigneur de Moïse et Aaron », *Rabb Mûsâ wa-Hârûn* ;
- « Seigneur de vos premiers ancêtres », *Rabb 'abâ'i-kum al-awwalîn* ;
- « Seigneur des Hommes », *Rabb al-nâs* ;
- « Seigneur du Trône », *Rabb al-'arsh* ;
- « Seigneur du Trône immense », *Rabb al-'arsh al-'azîm* ;
- « Seigneur du noble Trône », *Rabb al-'arsh al-karîm* ;
- « Seigneur de cette Ville qu'Il a déclarée sacrée » (*Rabb hâdhihi al-balda al-ladhî haram-hâ*) ;
- « Seigneur de ce temple », *Rabb hâdhâ al-bayt*.

Enfin, une dernière manière de nommer Dieu apparaît dans la formule qui introduit les sourates : **Allâh al-rahmân al-rahîm**. Elle résulte

17 Elles sont classées traditionnellement dans la deuxième période mecquoise. L'usage d'al-Rahmân serait rare pendant les deux autres périodes mecquoises et complètement absent dans les sourates de la période médinoise. Andreas KAPLONY (« Comparing Qur'anic Suras with Pre-800 Documents », dans *Der Islam*, 95,

2018, pp. 312–366) a récemment proposé une distribution fondée non plus sur la période, mais sur l'origine : il a observé que les sourates utilisant al-Rahmân de préférence à Allâh sont corrélées avec la manière de désigner le ciel et l'enfer et avec les « lettres mystérieuses » qui indiqueraient l'origine du texte (lieu ou personne).



de l'identification d'*Allâh* avec al-Rahmân qui s'est faite en trois temps. La première étape a été de déclarer que l'on pouvait prier indifféremment *Allâh* ou al-Rahmân :

« Dis : "Priez *Allâh* ou priez al-Rahmân" ! Quel que soit celui que vous priez, Il possède les noms les plus beaux" » (Q 17, *al-Isrâ'* ou *Banû Isrâ'îl*, v. 110, traduction Blachère).

Dans un deuxième temps, probablement dans les dernières années de la vie de Muhammad, le nom d'al-Rahmân a été apposé à celui d'*Allâh* : « Au nom d'*Allâh* (qui est) al-Rahmân le bienfaisant » (*bi-sm Allâh al-Rahmân al-rahîm*). Un tel procédé était courant dans le monde polythéiste quand deux divinités étaient associées, puis fusionnées en une seule.

Enfin, l'assimilation est devenue complète quand les théologiens musulmans ont estimé qu'*al-rahmân* était une épithète d'*Allâh* : « au nom d'*Allâh* bienveillant et bienfaisant » (*bi-sm Allâh al-Rahmân al-rahîm*), avec *Allâh* suivi de deux épithètes.

On peut supposer qu'*al-rahîm* était à l'origine une épithète d'al-Rahmân. C'est d'autant plus vraisemblable que l'épigraphe himyarite donne à Rahmanân une épithète très semblable, également formée sur la racine RHM, comme nous l'avons vu : « Rahmânân qui a pitié » (*Rahmânân mutarahham*).

Christian  
Julien Robin

Chacune de ces appellations de Dieu dans le Coran porte une signification et un message qu'il importe de décrypter.

*Allâh* est un dieu de la continuité. À l'origine, il est un dieu polythéiste (*al-Lâh*) vénéré dans de nombreuses régions de l'Arabie occidentale, où ses premières attestations remontent aux alentours des v<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne ; il est assuré que le nom propre *al-Lâh* dérive de l'appellatif *al-'ilâh*, « le dieu » (attesté dans un nom propre). Au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, pour une partie au moins de ses fidèles à La Mecque, al-Lâh est considéré soit comme un dieu suprême soit comme le Dieu unique transcendant.

Mais *Allâh* était également l'un des noms du Dieu unique pour les Arabes chrétiens. Le nom savant de Dieu était *al-'Ilâh*, mais, dans la vie courante, les chrétiens disaient plutôt *Allâh*, comme le révèle le nom de personne très populaire chez les chrétiens de Najrân, 'Abdallâh, « Serviteur de Dieu<sup>18</sup> ».

18 Dans la liste des 174 victimes de la persécution de 523 qui nous est parvenue, 10 martyrs se nomment 'Abdallâh.

L'introduction du culte d'al-Lâh/Allâh dans le temple de La Mecque qui intervient apparemment dans le troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, comportait donc un double message : elle signifiait que le temple était ouvert aux polythéistes, mais aussi aux chrétiens. C'était de bonne politique pour les responsables d'une ville dont la principale ressource était le pèlerinage, heureusement coordonné avec une grande foire.

al-Rahmân est bien différent. C'est un Dieu de la rupture qui d'ailleurs porte un nom étranger. Dans les premières décennies du VII<sup>e</sup> siècle, al-Rahmân est le théonyme retenu par les réformateurs religieux, aussi bien par Muhammad (de façon non exclusive) que par ses rivaux, de manière assurée pour Musaylima dans la Yamâma (en Arabie centrale) et plus hypothétique pour al-Aswad al-Ansi au Yémen. Ces deux réformateurs auraient d'ailleurs été surnommés « Rahmân de la Yamâma » et « Rahmân du Yémen ».

On peut se demander si al-Rahmân est un emprunt direct au judéo-araméen Rahmânâ ou la transposition en langue arabe du sabaïque Rahmânân, le nom de Dieu attesté depuis 420 dans le royaume de Himyar, aussi bien juif (380-530) que chrétien (530-570). Un emprunt au judéo-araméen paraît peu vraisemblable (sans être impossible) du fait de la domination de Himyar sur toute la péninsule Arabique durant l'Antiquité tardive.

## Thème

Au VI<sup>e</sup> siècle ou au début du VII<sup>e</sup>, le choix de Rahmânân (ou al-Rahmân) comme nom de Dieu impliquait un rejet radical des pratiques religieuses antérieures. Il rattachait la communauté au prestigieux héritage de Himyar. Enfin, il caractérisait Dieu par sa Clémence et non par la Colère du Juge terrible de la fin des temps (considérée comme imminente).

Vers la fin de sa vie, Muhammad a finalement tranché. Il a décidé que Dieu s'appellerait *Allâh*, le nom du Dieu mecquois issu du polythéisme, et qu'al-Rahmân serait un deuxième nom en apposition. Ce faisant, Muhammad s'inspirait d'Abraha qui avait tenté une synthèse audacieuse entre christianisme et judaïsme, mais il le dépassait en ouvrant sa communauté aux polythéistes. En effet, tout en reprenant la christologie d'Abraha, mais reformulée avec un nouveau nom de Dieu, Muhammad développait un rituel qui intégrait les deux constituants majeurs du polythéisme mecquois, le Temple (unique comme dans le judaïsme) et le pèlerinage. Il est probable que ces décisions sont consécutives à la conquête de La Mecque en 629-630 (8 de l'hégire) et à la politique du pardon qui intégrerait les Mecquois dans la communauté des croyants.

Quant aux circonlocutions utilisées par Muhammad pour nommer Dieu, elles sont également fort instructives. Elles rappellent celles du

judéisme de Himyar au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, notamment « le Maître du Ciel », « le Seigneur du Ciel » ou « le Seigneur du Ciel et de la Terre ». Les premières inscriptions chrétiennes d'Éthiopie en langue locale, toujours au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, en comportent aussi de très semblables. Ces périphrases paraissent être particulièrement prisées par les mouvements religieux en formation, à un stade où le corpus doctrinal n'est pas encore définitivement fixé. Elles présentent deux avantages : expressives, elles sont utiles pour frapper les imaginations et gagner des adeptes ; d'une signification très vague, elles sont aisément acceptables par tous.

Il semblerait cependant que les circonlocutions imagées de Muhammad aient une signification quelque peu différente de celles de Himyar et de Aksûm. Elles sont utilisées concurremment avec *Allâh*, uniquement dans les sourates réputées les plus anciennes, celles qui annoncent l'imminence de la fin du Monde et du jugement dernier et mettent en garde les incrédules contre la colère divine. Elles n'introduisent donc pas un Dieu nouveau mais servent à mieux cerner *Allâh* qui n'est pas le vieux dieu polythéiste mais un Dieu transcendant et universel, sans alignement sur une orientation religieuse préexistante.

En bref, au cours de sa carrière, Muhammad a appelé Dieu de plusieurs manières. Ses hésitations mettent en évidence qu'il a balancé entre la continuité (un Dieu issu du polythéisme) et la rupture (le Dieu universel des juifs et des chrétiens). C'est finalement une synthèse des deux qui a été décidée et largement ratifiée.

*Christian Julien Robin, directeur de recherches émérite au CNRS, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Directeur de la Mission archéologique française en République arabe du Yémen (1978-1989), directeur de la Mission Qataban (1988-2010), directeur de la Mission archéologique française au Tigré (1996) et responsable de la partie française dans la Mission franco-séoudienne de prospection épigraphique dans la région de Najran (depuis 2005), il est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles fondamentaux pour la connaissance historique de l'Arabie préislamique, dont Les origines du Coran, le Coran des origines [sous la dir. de], Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2015 ; Tamna<sup>c</sup> (Yémen). Les fouilles italo-françaises. Rapport final [sous la dir. de], Paris, De Boccard, 2016 ; Inventaire des inscriptions sudarabiques : Tome 8 (avec la collaboration de Sergueï Frantsouzoff), Paris, De Boccard, 2016 ; « L'Arabie préislamique », dans Amir-Moezzi (Mohammad Ali) et Dye (Guillaume) (sous la direction de), Le Coran des historiens. Vol. 1, Études sur le contexte et la genèse du Coran, Paris (Cerf), 2019, pp. 51-154.*

### Orientations bibliographiques

Joëlle BEAUCAMP, Françoise BRIQUEL-CHATONNET, et Christian Julien ROBIN

- *Juifs et chrétiens en Arabie aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles : regards croisés sur les sources* (Collège de France — CNRS, Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 32), Paris (Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance), 2010.

Christian Julien ROBIN

- « Les signes de la prophétie en Arabie à l'époque de Muḥammad (fin du v<sup>e</sup> et début du vi<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne) », dans Stella Georgoudi, Renée Koch Piettre et Francis Schmidt (éd.), *La raison des signes. Présages, rites, destin dans les sociétés de la Méditerranée ancienne* (Religions in the Graeco-Roman World), Leiden et Boston (Brill), 2012, pp. 433-476.
- *Le judaïsme de l'Arabie antique, Actes du colloque de Jérusalem (février 2006)*, éd. Christian Julien Robin (Judaïsme ancien et origines du christianisme, 3), Turnhout (Brepols), 2015, 567 pp.
- « L'Arabie préislamique », dans Amir-Moezzi (Mohammad Ali) et Guillaume Dye (sous la direction de), *Le Coran des historiens. Vol. 1, Études sur le contexte et la genèse du Coran*, Paris, Cerf, 2019, pp. 51-154.

### Thème

Inscriptions sudarabiques, CIH 541; DAI GDN-2002/20; Gar Bayt al-Ashwal 1; Ja 1028; Murayghân 1: voir la base de données DASI <http://dasi.cnr.it/>

Inscriptions éthiopiennes: Étienne Bernand, Drewes (A. J.) et Schneider (R.), *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite*, Tome I: *Les documents*; Tome II: *Les planches* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Paris (Diffusion de Boccard), 1991. Tome III: *Traductions et commentaires*, A. Les inscriptions grecques, par Étienne Bernand (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), 2000.